

**GILBERT KEITH**  
**CHESTERTON**  
**ORTHODOXIE**

CLIMATS

# GILBERT KEITH CHESTERTON

## ORTHODOXIE

Histoire d'une âme, « autobiographie débraillée », cet essai inclassable n'a d'autre prédécesseur que son livre-frère, *Hérétiques*, paru trois ans plus tôt.

Découvert par Paul Claudel, qui en traduitit l'un des chapitres, célébré par Charles Péguy, *Orthodoxie* est un livre touffu, foisonnant d'images et d'idées, dans lequel Chesterton expose la vigueur de sa foi à coups de paradoxes et de fantaisies. Car le christianisme excentrique de Chesterton est une quête qui conduit à l'émerveillement de l'enfance, c'est-à-dire au royaume des fées. Dénonçant l'injustice capitaliste, les thèses matérialistes et déterministes (à commencer par la théorie de l'évolution), Chesterton leur oppose une faculté irréductible de l'homme, qu'aucune machine ne pourra jamais remplacer : son rire et sa joie.

Traduction, notice et notes par Lucien d'Azay

# ORTHODOXIE

DU MÊME AUTEUR

*Hérétiques*, Climats, 2010.

*G. K. Chesterton*

# ORTHODOXIE

*Traduction de l'anglais, notice et notes  
par Lucien d'Azay*

CLIMATS

Titre original : *Orthodoxy*, 1908.  
© Climats, un département des Éditions Flammarion, Paris, 2010.

## CLIMATS

87, quai Panhard et Levassor  
75647 Paris cedex 13

ISBN : 978-2-0812-2028-7

*À ma mère*





## À propos d'*Orthodoxie* (1908)

À la parution d'*Hérétiques* (1905), recueils d'essais virulents où il s'en prenait aux hérésies de son époque, Chesterton fut aussitôt sommé par la critique de donner sa conception du monde. C'est ce qui le conduisit à rédiger *Orthodoxie*, qui parut trois ans plus tard, le 25 septembre 1908<sup>1</sup>. Non pas « un traité de religion, comme il le dit à la fin du premier chapitre, mais une sorte d'autobiographie débraillée ». Un livre touffu, foisonnant d'images et d'idées, où Chesterton cherche à transmettre ses convictions, sa foi chrétienne en l'occurrence, par la force de son style, comme le fit le Christ lui-même. Car « le Christ avait son propre style littéraire, nous dit-il, un style qu'on ne retrouve, me semble-t-il, nulle part ailleurs : il tient à l'emploi presque furieux de *l'a fortiori*. Ses "combien plus" s'empilent les uns sur les autres comme des châteaux dans les nuages. » D'où l'exaltation quasi

---

1. John Lane Company, Londres. Comme pour *Hérétiques*, je me suis référé ici à l'édition américaine de 1908 où figure une préface de Chesterton dont l'édition anglaise n'est pas pourvue.

prophétique qui émane de cet essai où le cœur participe autant que l'esprit, même si Chesterton, toujours féru de paradoxes (ce sont ses épées), précise que sa foi est *rationnelle* et non émotive. C'est un partisan qui parle, un partisan qui n'aura de cesse que vous ne soyez à votre tour persuadé du bien-fondé de la doctrine chrétienne. Abstraction faite de l'humour, on songe à Péguy, bien sûr, son homologue et contemporain français, et l'on peut se demander si cette vision du monde eut autant d'influence sur l'héroïsme anglais du XX<sup>e</sup> siècle (dont Churchill fut le grand chef d'orchestre) que celle de Péguy en eut sur la pensée du général de Gaulle.

Chesterton recourt à maintes images pour définir *son* christianisme. C'est avant tout un voyage, une quête plutôt, dont les découvertes sont comparables à celle de l'Amérique, à ceci près que cette quête nous ramène à l'enfance, à l'émerveillement de l'enfance, c'est-à-dire au royaume des fées. La foi est un *retour* (et l'on pense aussitôt à ce grand roman d'initiation catholique qu'est *Retour à Brideshead* d'Evelyn Waugh où lady Marchmain lit d'ailleurs les enquêtes du Père Brown à ses enfants), un retour qui suscite la joie et qui se fait dans la joie. Une joie sans âge, humaine, et dès lors païenne, car « le christianisme, dit Chesterton, est le seul cadre qui ait conservé le plaisir du paganisme », « le seul cadre adapté à la liberté païenne ». C'est sur elle que repose la force de cet homme inébranlable dont la corpulence éléphanterque et le spiritualisme humaniste évoquent aussi Alain, autre contemporain visionnaire. Un éléphant nécessaire, incontournable et naïf (au sens étymologique du terme : *nativus*, « né sur cette terre ») tel que le héros des *Racines du ciel* en voulait préserver l'espèce.

Ainsi Chesterton nous rappelle-t-il que la joie et l'émerveillement sont les privilèges de l'homme, et que celui-ci

sera d'autant plus homme qu'il donnera libre cours à ses émotions, comme le faisaient les héros de la période élisabéthaine, comme le faisait le Christ surtout, qui pleurerait comme une femme. Le christianisme, c'est la joie et les larmes, la féminité par excellence : le pardon, la douceur, la charité, la pitié, la tolérance, la maternité et le respect des faibles (qui sont en réalité les forts). Remarquons au passage que Chesterton a dédié *Orthodoxie* à sa mère et *Hérétiques* à son père. Toutes ces valeurs, il les défend contre ce qui ruine le monde et rend les hommes malheureux : l'injustice capitaliste (il était partisan du *distributisme*, ce qui fera de lui un des auteurs de chevet de Margaret Thatcher), les thèses matérialistes et déterministes (à commencer par l'évolutionnisme) qui s'acharnent à démystifier l'univers, à lui ôter la poésie sans quoi il n'y aura plus d'émerveillement ; et même le bouddhisme, auquel Chesterton reproche sa résignation passive et son fatalisme social. Bref, tout ce qui prive l'homme d'une faculté irréductible, qu'aucune machine ne pourra jamais remplacer : son rire.

Lucien D'AZAY.



## Préface

Ce livre a été conçu comme le pendant d'*Hérétiques*, afin qu'un point de vue positif réponde au point de vue négatif. De nombreux critiques ont reproché à mon livre intitulé *Hérétiques* de se borner à critiquer les courants philosophiques contemporains sans suggérer pour autant une autre théorie philosophique. Ce livre se propose de relever ce défi. Il est nécessairement affirmatif et par conséquent nécessairement autobiographique. L'auteur a dû reculer devant une difficulté à tout prendre comparable à celle qui assaillait Newman<sup>1</sup> quand il écrivait son *Apologia* : il s'est vu contraint d'être égoïste afin seulement

---

1. Cardinal et théologien, John Henry Newman (1801-1890) fonda l'Oratoire anglais et devint recteur de l'université catholique de Dublin. Après avoir tenté de rapprocher l'Église anglicane de ses racines catholiques romaines, il se convertit au catholicisme à l'âge de 44 ans et développa dans ses ouvrages une spiritualité élevée et ouverte aux besoins du temps. Dans *Apologia Pro Vita Sua* (1866), son autobiographie spirituelle, il se donne pour mission d'expliquer les raisons de sa récente conversion au catholicisme. Il y réfute en outre les accusations de l'écrivain Charles Kingsley (1819-1875), un des promoteurs du mouvement socialiste chrétien, qui l'avait accusé de s'être compromis face à la doctrine romaine.

d'être sincère. Si, pour le reste, ces ouvrages ne se ressemblent pas, dans les deux cas l'intention est la même. Le but de l'auteur est d'essayer d'expliquer non pas les raisons de croire ou non à la religion chrétienne, mais comment il a été personnellement amené à y croire. Ce livre s'articule ainsi autour du principe formel d'une énigme et de sa solution. Il traite d'abord de toutes les spéculations solitaires et sincères de l'auteur, puis de la prodigieuse manière dont elles ont toutes été soudain satisfaites par la théologie chrétienne. Pour l'auteur, cet accomplissement est le propre d'un credo convaincant. S'il n'en est rien, c'est du moins une fréquente et surprenante coïncidence.

Gilbert K. Chesterton.

1.

## Introduction pour défendre tout le reste

Ce livre n'a qu'une seule excuse : il répond à un défi. Même un mauvais tireur s'honore en acceptant un duel. Lorsque, il y a quelque temps, j'ai publié une suite d'articles hâtifs mais sincères sous le titre d'*Hérétiques*, plusieurs critiques dont je respecte vivement l'intelligence (je citerai en particulier M. G. S. Street<sup>1</sup>) ont déclaré que j'avais beau jeu d'exiger que chacun expose sa théorie de l'univers, alors que je m'étais bien gardé de fournir un exemple à l'appui de mes préceptes. « Je commencerai à me soucier de ma philosophie, écrivait M. Street, quand M. Chesterton nous aura fait part de la sienne<sup>2</sup>. » C'était

---

1. Critique et romancier, George Slythe Street (1867-1936) écrivait dans le *National Observer* aux côtés de W. E. Henley (voir *Hérétiques*). Ses articles satiriques visaient « le snobisme, l'hypocrisie, la vulgarité et la prétention à tous les niveaux de la société, mais surtout parmi les esthètes et les aristocrates » (*Dictionary of Literary Biography*). Son roman le plus connu, *The Autobiography of a Boy* (1894), s'en prend notamment à Oscar Wilde et à lord Alfred Douglas.

2. Ce commentaire figurait dans une critique de la revue *Outlook* datée du 17 juin 1905. La phrase exacte de G. S. Street est la suivante : « Je ne me soucierai pas de ma philosophie de la vie tant que M. Chesterton ne nous aura pas dévoilé la sienne. »

peut-être là une suggestion imprudente à adresser à un homme toujours prêt à entreprendre un ouvrage à la moindre provocation. Au demeurant, M. Street a beau avoir inspiré et engendré ce livre, rien ne l'oblige à le lire. S'il le lit, il découvrira que, dans ces pages, j'ai tenté, d'une manière imprécise et personnelle, par un choix d'images mentales plutôt que par une série de déductions, d'établir la philosophie à laquelle je suis arrivé à croire. Je ne la nommerai pas *ma* philosophie, car ce n'est pas moi qui l'ai faite. Dieu et l'humanité l'ont faite, et elle m'a fait.

J'ai souvent eu envie d'écrire un roman sur un yachtman anglais qui, à la suite d'une légère erreur de navigation, découvrirait l'Angleterre en croyant qu'il s'agit d'une île inconnue des mers de Sud. Mais il se trouve toujours que je suis soit trop occupé, soit trop paresseux pour écrire ce bel ouvrage ; je peux donc tout aussi bien en révéler le sujet à titre d'illustration philosophique. Dans l'ensemble, on s'imaginera sans doute que ce plaisancier (armé jusqu'aux dents et communiquant par signes), débarquant pour planter le drapeau britannique sur un temple barbare qui n'est en définitive que le Pavillon de Brighton<sup>1</sup>, se sentit assez bête. Il ne m'importe pas ici de nier qu'il eût l'air bête. Mais si vous supposez qu'il se sentît idiot, ou du moins que le sentiment de sa sottise fût son unique ou sa principale émotion, c'est que vous n'avez pas étudié avec toute la délicatesse qu'elle requiert la riche nature romanesque du héros de cette histoire. Son erreur fut en réalité des plus enviables, et il

---

1. Conçu dans un style oriental que l'on doit à John Nash, le Royal Pavilion (ou Brighton Pavilion) fut construit au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour le prince régent et futur roi George IV comme une résidence de bord de mer.



le savait, s'il est l'homme que je crois. Quoi de plus délicieux que d'éprouver à la fois, pendant quelques minutes, toutes les terreurs envoûtantes d'une expédition exotique et toute l'humaine sécurité du retour chez soi ? Quoi de plus agréable que le plaisir de découvrir l'Afrique du Sud sans la répugnante nécessité d'y débarquer ? Quoi de plus merveilleux que de rassembler toutes ses forces pour aller à la découverte de la Nouvelle-Galles du Sud, et se rendre compte, dans un flot de larmes de joie, qu'on est en réalité dans la bonne vieille Galles du Sud. Tel est du moins le problème fondamental qui, selon moi, se pose aux philosophes ; et c'est aussi, d'une certaine manière, le problème fondamental de ce livre. Comment parvenir à nous émerveiller devant ce monde et à nous y sentir chez nous en même temps ? Comment cette étrange cité cosmique, grouillante d'individus, éclairée par des lampadaires monstrueux et antiques, comment ce monde peut-il nous offrir simultanément tout le charme d'une ville inconnue et le bien-être et la dignité d'être notre ville ?

Vouloir démontrer qu'une foi ou une philosophie est vraie de tous les points de vue serait une trop vaste entreprise, même pour un livre beaucoup plus volumineux que celui-ci : il est nécessaire de suivre une voie d'argumentation, et voici la voie que je me propose ici de suivre. Je voudrais exprimer ma foi en ce qu'elle répond en particulier à un double besoin spirituel : le besoin de ce mélange de familier et d'insolite que la chrétienté a nommé à juste titre « roman ». Car le mot « roman » porte en lui-même le mystère et l'ancienne signification de Rome. Quiconque s'avise de mettre en doute quoi que ce soit devrait toujours dire d'abord ce dont il ne doute pas. Après avoir formulé ce qu'il se propose de prouver, il devrait toujours formuler ce qu'il ne se propose pas de prouver. Ce que je ne me propose pas de prouver, le

terrain d'entente que je souhaite adopter entre le lecteur ordinaire et moi-même, c'est ce désir d'une vie active et imaginative, pittoresque et pleine de curiosité poétique, la vie même que l'Occidental semble avoir toujours désirée. Si quelqu'un prétend que l'anéantissement est préférable à l'existence, ou qu'une existence insipide est préférable à la variété et à l'aventure, il ne fait pas partie des gens ordinaires à qui je m'adresse. Si quelqu'un préfère le néant, je ne peux rien lui donner. Mais presque tous les gens que j'ai eu l'occasion de rencontrer dans la société occidentale où je vis conviendraient de cette proposition générale : nous avons besoin d'une vie romanesque et concrète ; l'alliance de quelque chose d'étrange et de quelque chose de rassurant. Nous avons un tel besoin de voir le monde comme s'il associait une idée de merveilleux à une idée d'accueil. Nous avons besoin d'être heureux dans ce pays des merveilles sans jamais nous y trouver tout bonnement à l'aise. C'est *cet* accomplissement de mon credo que je chercherai surtout à exposer dans les pages qui vont suivre.

Mais j'ai une raison particulière d'évoquer le yachtman qui découvrit l'Angleterre. Car je suis *cet* homme à bord d'un yacht. J'ai découvert l'Angleterre. Je ne vois pas comment ce livre pourrait ne pas avoir un caractère égoïste, et (à la vérité) je ne vois pas bien comment il pourrait ne pas être ennuyeux. Le manque d'intérêt m'affranchira toutefois du reproche que je déplore le plus, celui d'être désinvolte. Il se trouve que la sophistique purement facile est la chose que je méprise le plus au monde, et il est peut-être salutaire que ce soit ce dont on m'accuse en général. Je ne connais rien de plus méprisable qu'un pur paradoxe, une simple défense ingénieuse de ce qui est indéfendable. S'il est vrai (comme on l'a dit) que M. Bernard Shaw s'est nourri de paradoxes, il ne devrait être

qu'un banal millionnaire, car un homme pourvu d'une telle activité cérébrale peut inventer un sophisme toutes les six minutes. C'est aussi facile que mentir, parce que c'est mentir. La vérité, bien entendu, c'est que M. Shaw est cruellement gêné par le fait qu'il ne peut dire un mensonge sans croire qu'il dit la vérité. Je me trouve soumis à la même servitude intolérable. De ma vie, je n'ai jamais dit une seule chose simplement parce que je la trouvais drôle, même si, bien entendu, ayant comme tout un chacun ma part de vanité, j'ai pu la trouver drôle pour l'avoir dite. C'est une chose que de raconter une entrevue avec une gorgone ou un griffon, une créature qui n'existe pas. C'en est une autre de découvrir que le rhinocéros existe bel et bien et de se réjouir de constater qu'il a l'air d'un animal qui n'existerait pas. On recherche la vérité, mais il se peut que l'on poursuive d'instinct les vérités les plus extraordinaires. Je dédie ce livre, avec mes sentiments les plus chaleureux, à tous les braves gens qui détestent ce que j'écris et le considèrent (à juste titre, pour autant que je le sache) comme une piètre facétie ou une unique et exténuante plaisanterie.

Car si ce livre est une plaisanterie, c'est une plaisanterie qui me vise. Je suis l'homme qui a eu la suprême audace de découvrir ce qui avait déjà été découvert. S'il est un élément de farce dans les pages qui suivent, la farce est à mes dépens, car ce livre raconte comment j'ai cru être le premier homme à fouler le sol de Brighton avant de m'apercevoir que j'étais le dernier à le faire. Il relate mes aventures dignes d'un éléphant à la poursuite de l'évidence. Personne ne peut trouver mon cas plus risible que je ne le trouve moi-même ; aucun lecteur ne peut m'accuser ici d'essayer de le ridiculiser : c'est moi qui suis la risée de cette histoire, et aucun rebelle ne me chassera de

mon trône. J'avoue librement toutes les stupides ambitions de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme tous les autres petits garçons solennels, j'ai essayé d'être en avance sur mon époque. Comme eux, j'ai tâché d'avoir quelque dix minutes d'avance sur la vérité. Et je me suis rendu compte que j'étais en retard de dix-huit cents ans. En proclamant mes vérités, j'ai forcé ma voix avec une douloureuse exagération juvénile. Et j'ai été puni de la manière la plus appropriée et la plus drôle : tout en conservant mes vérités, j'ai découvert non pas qu'elles n'étaient pas des vérités, mais simplement qu'elles n'étaient pas les miennes. Alors que je me croyais seul, je me trouvais en réalité dans une position ridicule puisque j'étais soutenu par toute la chrétienté. Il se peut, le Ciel me pardonne, que j'aie tenté d'être original, mais je ne suis parvenu qu'à concevoir, en solitaire, une modeste copie des traditions existantes de la religion civilisée. Le yachtman croyait être le premier à découvrir l'Angleterre ; j'ai cru être le premier à découvrir l'Europe. Je me suis évertué à créer ma propre hérésie, jusqu'à ce que je me rende compte, en y appliquant les dernières touches, que c'était l'orthodoxie.

Il est possible que le récit de cet heureux fiasco divertisse quelque lecteur. Il se pourrait qu'un ami ou un ennemi s'amuse en lisant comment la vérité d'une légende disparue ou l'imposture d'une philosophie majeure m'a peu à peu appris ce que j'aurais pu apprendre dans mon catéchisme, si je l'avais jamais appris. Il peut être, ou ne pas être, assez amusant de lire comment j'ai finalement trouvé dans un club anarchiste ou dans un temple babylonien ce que j'aurais pu trouver dans l'église paroissiale la plus proche. Si quelqu'un a envie d'apprendre comment les fleurs des champs, les réflexions entendues dans un omnibus, les vicissitudes de la politique ou les souffrances de la jeunesse se sont assimilées dans un certain ordre

La joie, qui était la modeste publicité du païen, est le prodigieux secret du chrétien. Alors que je suis sur le point de refermer ce livre chaotique, je rouvre le petit livre étrange d'où le christianisme tout entier est issu, et me voici de nouveau hanté par une sorte de confirmation. La formidable figure qui remplit les Évangiles domine sous ce rapport, comme sous tous les autres, la totalité des penseurs qui se sont trouvés grands. Son émotion était naturelle, presque désinvolte. Les stoïciens, anciens et modernes, étaient fiers de cacher leurs larmes. Jamais Il n'a caché Ses larmes : Il les montrait franchement sur Son visage ouvert à toute vision quotidienne, comme la vision lointaine de Sa ville natale. Pourtant, Il cachait quelque chose. Les surhommes solennels et les diplomates de l'Empire britannique sont fiers de réprimer leur colère. Jamais Il n'a réprimé Sa colère. Il jetait les meubles au bas des marches du Temple et demandait aux hommes comment ils comptaient échapper à la damnation de l'Enfer. Pourtant, Il réprimait quelque chose. Je le dis avec respect : il y avait dans cette personnalité bouleversante un trait presque invisible qu'il faut bien appeler timidité. Il y avait quelque chose qu'Il a caché à tous les hommes quand Il est monté sur la montagne pour prier. Il y avait quelque chose qu'Il a toujours couvert d'un abrupt silence ou d'un isolement impétueux. Il y avait une chose trop grande pour que Dieu puisse nous la montrer quand Il marchait sur notre terre, et j'ai parfois imaginé que c'était Son hilarité.

## Table

<i>À propos d'Orthodoxie</i> .....	7
Préface .....	13
1. Introduction pour défendre tout le reste .....	15
2. Le malade mental .....	23
3. Le suicide de la pensée .....	49
4. La morale au pays des elfes .....	73
5. Le drapeau du monde .....	105
6. Les paradoxes du christianisme .....	129
7. L'éternelle révolution .....	163
8. Le roman de l'Orthodoxie .....	197
9. L'autorité et l'aventurier .....	225

Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

N° édition : L.01EHBN000249.N001  
Dépôt légal : mars 2010